

LIVRE IV

PÉRIODE KAMAKOURA (1186-1332)

DÉCADENCE DE L'ÉRUDITION

CHAPITRE I

INTRODUCTION.

Dans l'histoire du Japon, comme dans celle de maint autre pays, on peut observer une tendance alternée vers un gouvernement central tour à tour fort ou faible, tendance d'autant plus prononcée que la position insulaire du pays protège contre les influences étrangères cette oscillation naturelle. De temps en temps, des hommes d'État d'un caractère résolu et autoritaire apparurent qui étendirent la sphère d'influence du gouvernement et tinrent en échec les ambitions locales. Mais tôt ou tard le contrôle central se relâchait, et chaque province se donnait une sorte de gouvernement particulier, jusqu'à ce qu'eût lieu une nouvelle oscillation du pendule et que les rênes du gouvernement fussent de nouveau saisies par une autorité unique.

La prépondérance de la caste militaire, que réussit à

un écrivain japonais l'a fait remarquer, « la littérature Heian est semblable au Kaïdo (*Pyrus spectabilis*) s'inclinant après la pluie, celle de la période Kamakoura ressemble à la fleur de prunier qui exhale son parfum sous la neige et le givre ».

Il faut remarquer que les écrits les plus importants de cette période appartiennent à son début.

CHAPITRE II

OUVRAGES HISTORIQUES.

On attribue, assez douteusement, à un certain Hamouro Tokinaga, dont nous ne savons rien, le : *Ghempei Seïsouiki*. On conjecture aussi qu'il a écrit le *Heïdji Monogatari* et le *Hôghen Monogatari*, mais on n'a pu en obtenir la certitude. La date précise de la composition du premier de ces ouvrages est pareillement inconnue ; on peut cependant la placer vers le début de la période Kamakoura.

Le *Ghempei Seïsouiki* est, comme son nom l'indique, une histoire de la grandeur et de la décadence des Ghen et des Heï, grandes familles nobles dont les luttes pour la suprématie bouleversèrent le Japon pendant la seconde moitié du XII^e siècle. Cet ouvrage se compose de quarante-huit livres et embrasse une période qui va de 1161 à 1185. Suggéré, sans aucun doute, à son auteur par les *Yenghi* chinois (paraphrases d'histoire dont le *Sankouo-tchih* est le plus connu), le *Ghempei Seïsouiki* est le premier exemple qu'on rencontre au Japon de tout un genre d'ouvrages quasi historiques qui n'ont rien de

établir après de longues luttes le Sôgoun Yoritomo, marqua vers la fin du XII^e siècle le commencement de l'une de ces périodes de vigoureuse centralisation. Bien que les mikados eussent gardé une apparence d'autorité, le pouvoir réel, civil et militaire, n'était plus dans leurs mains; d'un autre côté, les nobles locaux se virent supplantés par des fonctionnaires nommés par les Sôgouns et dépendirent entièrement d'eux. La capitale pendant cette période fut fixée à Kamakoura.

Yoritomo transmit le pouvoir à ses deux fils qui, avec leur père, sont connus dans l'histoire sous le nom des « trois Sôgouns ». Après eux la dynastie Hôzô des Cikken (directeurs), qui étaient simplement des Sôgouns sous un titre différent, prit leur place comme gouverneurs du Japon. Ils restèrent au pouvoir jusqu'en 1335.

Le gouvernement d'une classe pour l'existence de laquelle la connaissance pratique et théorique de la guerre était une condition vitale, et qui négligeait nécessairement, s'il ne la méprisait pas, la culture intellectuelle, n'était guère favorable à la production d'œuvres littéraires importantes; et ce n'était pas la seule condition désavantageuse pour cette époque. Les relations avec la Chine et la Corée étaient fréquemment interrompues. Les rivages de ces pays étaient infestés par des pirates japonais, et ce fut pour punir ces descentes que Koublai Khan envoya sa fameuse expédition. En conséquence, l'étude du chinois fut délaissée. D'un autre côté, le Bouddhisme se développait grandement, comme en témoigne aujourd'hui la statue colossale de Bouddha érigée en 1252 à Kamakoura. La plupart des mikados, après quelques années de règne, se faisaient moines avec tous les hauts personnages de la cour; bien que, dans

leur cas, on eût pu abondamment vérifier le fameux adage : « Cucullus non facit monacum ».

Les trois mille monastères qui étaient parsemés à cette époque sur les pentes de l'Hiyéisan (montagne située au nord-est de Kiôto) étaient le témoignage matériel de l'influence bouddhique. Non contents de leurs armes spirituelles, les religieux de ces établissements étaient toujours prêts, à la plus petite provocation, à revêtir leur armure par-dessus leur froc monastique, à descendre en troupe dans les rues de Kiôto et à mettre leur épée au service du parti politique qui semblait leur offrir le plus d'avantages. Ils étaient la terreur des mikados, et l'on prétend que l'un d'eux prononça à leur sujet ces paroles : « Il y a trois choses sur lesquelles je n'ai aucun pouvoir — les eaux de la rivière Kamogaoua (dont les inondations causent de fréquents dommages à la ville de Kiôto) — un coup de dé — et les moines de Bouddha. »

Néanmoins, ce furent ces moines qui conservèrent la pratique de l'étude à cette époque. Quelques-uns des hommes de lettres étaient ecclésiastiques, et, même quand ce n'est pas le cas, leurs écrits sont profondément pénétrés des enseignements et des sentiments bouddhistes. La vanité des richesses et du pouvoir, l'incertitude des choses humaines, sont le refrain constant de leurs compositions morales.

Comparativement à la période Heïan, la part des femmes dans la littérature de cette époque est insignifiante, et l'on y discerne un essor plus viril, mais moins raffiné. On ne trouve plus guère de ces fades romans qui, pendant la période précédente, amusaient les loisirs des nobles de Kiôto. La nouvelle littérature, avec ses récits de combats et de batailles, réfléchit le tempérament plus guerrier de l'époque dont elle est le produit. Comme

précisément similaire dans nos littératures, bien qu'une comparaison avec les pièces historiques de Shakespeare puisse donner quelque idée de la proportion relative de réalité et de fiction qu'ils contiennent. Ils n'ont pas d'intrigue originale et ne comportent que peu ou pas de personnages imaginaires. Les auteurs se contentent de suivre le cours général de l'histoire réelle et l'ornent des *fioritures* que leur suggère leur tempérament. Mais ces fioritures ont de grandes prétentions. Elles ne sont pas seulement des ornements rhétoriques et des réflexions sentencieuses, les auteurs tirent de leur propre imagination, des discours pour les hommes d'État et les soldats, des stratagèmes guerriers pour les généraux, des prières pour les saints personnages, des présages appropriés, des rêves, des incantations, des incidents fabuleux inépuisablement variés, avec une foule de détails minutieux de vêtements, de costumes, de processions pompeuses, de périls miraculeusement évités, de combats singuliers et autres choses analogues. Des *tanka* originaux ou cités sont intercalés chaque fois qu'il est possible.

Le *Ghempeï Seïsouiki* est une œuvre de grande prétention littéraire et n'est surpassée dans son style spécial que par le *Taihéiki*. La langue marque un progrès considérable vers la forme moderne du japonais. Tandis que les œuvres de la période Heïan sont très imparfaitement intelligibles pour un Japonais d'éducation ordinaire, le *Ghempeï Seïsouiki* lui offre peu de difficultés. Une grande partie du vieux bagage grammatical des particules et des terminaisons a disparu, et le vocabulaire s'augmente, en une large mesure, de mots chinois dont une notable proportion provient de l'influence du Bouddhisme.

La citation suivante est empruntée au récit du combat

naval de Danno-oura, une des batailles décisives de l'histoire japonaise. Elle mit pour un temps un terme aux querelles des factions Heï ou Taïra et Ghen ou Minamoto, et permit à Yoritomo d'établir son autorité sur toute l'étendue du Japon.

La capture de Yacima ferma la porte de Kiou-Siou à la Maison de Heï. Ne pouvant trouver de port de refuge, ils dérivèrent jusqu'à Danno-oura, de Nagato, à Akama (Simonoséki), à Mozi et Hikousima. Ils restèrent là, ballottés sur les vagues, passant le temps à bord de leurs navires. La flotte Ghen arriva à la baie de Katsoura dans la province de Haoua. Elle avait été victorieuse dans les combats engagés en divers lieux et s'était emparée du palais de Yacima. Elle suivait maintenant les mouvements des vaisseaux Heï, les pourchassant au long des côtes comme le faucon pourchasse les faisans quand des landes sont brûlées et qu'il ne reste pas d'abris. La flotte Ghen parvint à un endroit appelé Oïtsou-heïtsou, à environ vingt *tchô* (environ deux milles) du lieu où les partisans de la Maison de Heï étaient réfugiés.

Le vingt-quatrième jour du troisième mois de la même année (1185) Yocitsouné (le général Ghen, frère de Yoritomo) et son armée attaquèrent l'ennemi au point du jour avec plus de 700 navires. La maison de Heï fut surprise. Avec plus de 500 navires de guerre, ils s'avancèrent à leur rencontre et l'échange de flèches eut lieu. Les troupes en lutte s'élevaient ensemble à plus de 100 000 hommes, et le bruit des cris de guerre s'éleva de chaque côté avec le bourdonnement des flèches à tête de navet (espèce de flèche qui ronfle comme une toupie d'Allemagne), et c'était terrible à entendre, montant aussi haut que l'azur du ciel et redescendant en écho jusqu'aux profondeurs de la mer.

Nori-yori (avec d'autres généraux Ghen) était arrivé à Kiou-siou avec 30 000 cavaliers et avait coupé la retraite dans cette direction. L'armée Heï était comme un oiseau en cage qui ne peut s'échapper ou un poisson dans une nasse où il n'y a pas d'issue. Sur la mer, il y avait des vaisseaux flot-

tants, sur terre il y avait des mors et des brides en rangs serrés. L'est et l'ouest, le sud et le nord étaient fermés et d'aucun côté ils ne pouvaient s'échapper.

Tomomori (général Heï) s'avança à la proue de son navire et parla ainsi :

« Pensons que c'est aujourd'hui notre dernier jour et bannissons toute idée de retraite. Dans les temps anciens et dans les temps modernes, il y a eu des exemples de généraux fameux et de braves soldats qui, lorsque leurs armées étaient battues et la fortune adverse, étaient faits prisonniers par des coureurs de grands chemins. Tout cela vient de ce qu'ils voulaient s'épargner une mort inévitable. Que chacun de nous en ce moment abandonne sa vie à la destruction et ne pense à autre chose que laisser un nom pour les âges à venir. Ne montrons aucune faiblesse devant ces gens du pays de l'est. Qu'avons-nous fait pour regretter même nos vies? Unissons-nous dans la résolution de nous emparer de Yocitsouné et de le jeter dans la mer. Que cela soit le but principal de la bataille d'aujourd'hui. »

La première attaque fut favorable à la faction Heï, après quoi :

Yocitsouné, remarquant que ses troupes semblaient vouloir céder, se rinça la bouche dans l'onde salée, les yeux clos et les mains fermées, supplia Hatchiman-Daïbosatou¹ de lui accorder sa protection. Sur ce, un couple de colombes blanches (le pigeon est consacré à Hatchiman) vinrent se poser sur l'étendard de Yocitsouné. Tandis que les Ghen et les Heï criaient : Par ici! par là!.. une masse énorme de nuages noirs vint de l'est et s'arrêta au-dessus du champ de bataille. Du milieu de ces nuages descendit un étendard blanc, tandis que l'étendard

1. Cette divinité a une curieuse histoire. Elle fut originellement le mikado Ôzin qui, dit-on, fit la conquête de la Corée alors qu'il n'était pas encore né. Par la suite il devint le dieu guerrier sinto et finalement fut annexé par les bouddhistes qui ajoutèrent à son nom le titre bouddhique de Daïbosatou.

de Yocitsouné agité en tous sens disparaissait avec les nuages. Les Ghen joignirent leurs mains pour prier pendant que les Heï sentaient leurs cheveux se dresser sur leur tête et leur cœur se rapetisser dans leur poitrine.

Les soldats Ghen encouragés par des présages aussi favorables poussèrent de grands cris d'ardeur. Les uns entraient dans des barques et combattaient en ramant. D'autres suivaient le rivage et plaçaient incessamment les flèches sur leurs arcs.

Tout ceci est décrit dans un style qui rappelle les combats de l'*Illiade*, les faits et gestes des héros étant racontés avec de grands détails.

Les Ghen étaient nombreux. Encouragés par le succès, ils s'élançèrent de nouveau à l'attaque; les Heï étaient moins nombreux, mais ils s'acquittèrent de leur tâche comme si ce jour était leur dernier. Le combat d'Indra contre les Asouras a-t-il pu être plus terrible?

Les navires Heï furent disposés sur trois rangs. Le navire de construction chinoise fut garni de troupes d'une façon qui montrait que le général était à bord. Sur les vaisseaux de combat ordinaires, les Daïzin et les autres officiers étaient embarqués. Le plan des Heï était celui-ci : pendant que les Ghen attaqueraient le navire chinois, leurs autres vaisseaux de combat devaient faire un détour et, enveloppant la flotte ennemie, massacrer les Ghen jusqu'au dernier.

C'est alors que Sighéyoci, jusque-là si fidèle à la cause Heï, changea soudain son cœur et, avec plus de 300 navires garnis de troupes provenant de Sikokou, s'éloigna à force de rames et resta spectateur impassible de la bataille, prêt, si les Heï étaient les plus forts, à lancer des flèches contre les Ghen, ou, si les Ghen semblaient devoir remporter la victoire, à les diriger contre les Heï. Tant il est vrai qu'on peut compter sur le ciel ou sur la terre : la seule chose sur laquelle on ne puisse compter est le cœur de l'homme.

Finale­ment Sighéyoci livra à Yocitsouné le plan de bataille des Heï, si bien que cette dernière faction fut complètement anéantie.

On ne sait quel est l'auteur du *Heïké Monogatari* ni à quelle date cet ouvrage fut composé. Ce fut probablement peu après le *Ghempeï Seïsouiki*, dont il n'est guère qu'une adaptation. Mais, comme si son modèle ne s'était pas déjà suffisamment écarté de la véritable histoire, le *Heïké Monogatari*, qui se rapporte à la même période et raconte les mêmes événements, y ajoute encore un grand nombre d'inventions sous des prétextes pieux et patriotiques ou pour produire des effets poétiques ou dramatiques. On prétend que l'objet de l'auteur était de composer une sorte de narration qu'on pouvait chanter en s'accompagnant sur le *biwa*, sorte de luth à quatre cordes. Des écrivains plus récents mentionnent fréquemment qu'il était en effet chanté de cette façon par des gens à tête rasée appelés *biwa-bôzou* (bonzes *biwa*). Sous cette forme, cet ouvrage devint extrêmement populaire et même de nos jours il est beaucoup plus connu que le *Ghempeï Seïsouiki* qui est pourtant de beaucoup supérieur. Motoôri, raisonnant d'après ce principe que tout ce qui peut être chanté est poésie, classe le *Heïké* sous cette appellation. Bien que le compte des syllabes ne soit pas régulier, on peut le régulariser par le chant, qui en élide un certain nombre. Le lecteur pourrait s'attendre d'après cela à trouver que le *Heïké* est un exemple de prose poétique rappelant en quelque façon le style d'Ossian; mais il est bien difficile de justifier l'opinion de Motoôri. Le style de l'ouvrage, plus ou moins orné à l'occasion, n'est en réalité pas plus poétique que celui de maints autres livres pour lesquels on ne réclame pas pareil honneur. On peut

cependant faire une exception. Dans quelques rares passages, formant à eux tous une partie absolument insignifiante de l'ouvrage, on trouve quelque chose qui ressemble à cette alternance de phrases de cinq et sept syllabes qui constitue la métrique japonaise, tandis que la pensée et l'expression semblent faire croire à une tentative pour traiter le sujet d'une manière poétique. En voici un exemple :

Un fonctionnaire local nommé Morotsouné ayant eu une dispute avec les moines d'un certain temple, y mit le feu. Les moines rassemblèrent les religieux de la maison mère et, au nombre de plus de deux mille, ils s'approchèrent de la résidence du fonctionnaire :

Et maintenant le soleil se coucha.
 Résolu à livrer bataille le lendemain,
 Ils s'approchèrent tout près cette nuit-là et se continrent.
 L'haleine du vent d'automne alourdie de rosée
 Agitait les manches gauches de leur armure.
 Les éclairs qui illuminaient les nuages au-dessus d'eux
 Faisaient étinceler les étoiles de leur casque.
 Morotsouné, comprenant que toute résistance était vaine,
 S'enfuit de nuit à Kiôto.
 Le lendemain matin ils s'avancèrent à l'heure du lièvre (lever du
 Et poussèrent tout à coup leur cri de bataille; [soleil]
 Mais à l'intérieur du château pas un bruit ne s'entendit.
 Un homme fut envoyé en reconnaissance :
 Il revint dire que tout le monde avait décampé.

Même dans ce court passage, la régularité métrique et le style poétique ne sont guère soutenus.

Il ne serait pas nécessaire de s'attarder sur ce caractère du *Heïké Monogatari* si nous n'avions là le commencement d'une sorte de composition qui devint par la suite fort populaire au Japon. Le *Taiheïki* porta plus loin encore cette « chute » dans la poésie, et les romanciers et les dramatis­tes modernes nous ont lassés avec des compositions de ce genre.

Après la bataille de Dannō-oura, la nourrice du mikado Antokou voyant que tout était perdu, le prit dans ses bras (il avait alors huit ans) et se jeta dans la mer avec lui. Tous deux furent noyés. Le passage suivant est le récit que fait de cet incident le *Heiké Monogatari* :

Niidono était depuis longtemps préparée à l'événement (la défaite du parti Hei ou Taïra). Jetant sur sa tête son double vêtement de couleur sombre, et retroussant très haut ses pantalons de soie couleur paille, elle plaça sous son bras le Sceau Sacré et boucla sur ses reins l'Épée Sacrée, puis, prenant le souverain sur son sein, elle dit : « Bien que je sois une femme, je ne permettrai pas à l'ennemi de mettre la main sur moi ! Je veux suivre mon souverain. Vous tous qui respectez sa volonté, respectez-nous et suivez-nous. » A ces mots, elle posa avec calme son pied sur le rebord du vaisseau. Le souverain venait d'atteindre huit ans, mais il paraissait beaucoup plus âgé. Son auguste aspect était si beau qu'il rayonnait une splendeur autour de lui. Ses boucles noires tombaient très bas sur son dos. Avec une expression de visage étonnée, il demanda : « Maintenant où avez-vous l'intention de m'emmener, Amazé¹ ? »

Niidono tourna son visage vers son seigneur enfant, et avec des larmes qui tombaient *bara-bara* : « Ne savez-vous pas, monseigneur, dit-elle, que grâce à votre observation des dix commandements dans une existence antérieure, vous êtes né dans ce monde souverain de dix mille chariots, et cependant vous êtes enserré dans une destinée mauvaise, et votre bonne fortune est maintenant à sa fin. Ayez la bonté de vous tourner d'abord vers l'est et de dire adieu à l'autel du grand Dieu de Isé ; puis tournez-vous vers l'ouest et invoquez le nom de Bouddha, vous remettant solennellement aux soins de ceux qui sortirent du paradis du pays d'occident pour venir à votre rencontre. Ce monde est une région de douleurs, un endroit

1. Titre respectueux décerné aux femmes qui ont fait des vœux bouddhiques.

reculé pas plus gros qu'un grain de millet. Mais là, sous les vagues, il y a une belle cité qui s'appelle le pur pays du parfait bonheur. C'est là que je vous emmène. »

Avec de telles paroles elle l'apaisait. L'enfant alors noua son chignon à la robe impériale couleur de colombe des montagnes, et tout en larmes joignit ses charmantes petites mains. D'abord il se tourna vers l'est et dit adieu à l'autel du grand dieu de Isé et à l'autel de Hatchiman. Ensuite il se tourna vers l'ouest et invoqua le nom de Bouddha. Quand il eut fini, Niidono s'enhardit à le prendre dans ses bras et le calmant avec ces mots : « Il y a une belle cité sous les vagues, » elle s'enfonça dans la mer à mille toises de profondeur. Hélas, quel malheur ! les vents capricieux du printemps eurent vite éparpillé sa forme auguste et florissante. Hélas ! quelle douleur ! les rudes vagues dérobantes recouvrirent le joyau de son corps. Son palais avait été appelé *Tchoseï* pour indiquer qu'il était établi pour être longtemps sa demeure, et sur la porte on avait écrit *Fourô*, c'est-à-dire le portail par lequel la vieille n'entre pas ; mais, avant que dix années fussent passées, il était devenu une épave de la mer profonde. Dans le cas d'un monarque aussi vertueux, il est parfaitement vain de parler de récompense et de rétribution. C'est le dragon de la région d'au-dessus des nuages qui descend et devient un poisson. »

La comparaison de ce passage avec un extrait correspondant du *Ghempê Seïsouiki* montre très clairement le caractère différent des deux ouvrages. Dans le second on ne trouve rien concernant des prières à Bouddha ou aux divinités sinto, rien non plus sur un paradis à venir. Quand le jeune monarque demande où sa nourrice va l'emmener, au lieu des sentiments pieux que lui attribue le *Heiké Monogatari*, le *Ghempê Seïsouiki* nous rapporte qu'elle lui dit : « Les soldats tirent des flèches sur votre auguste vaisseau et j'ai l'honneur d'escorter Votre Majesté dans un autre. »

Les termes honorifiques qui caractérisent la langue japonaise interviennent bizarrement dans quelques-uns de ces passages, par exemple : les vagues submergent *respectueusement* le mikado, les soldats ennemis visent *respectueusement* avec leurs flèches l'auguste vaisseau, et ainsi de suite. Il serait intolérable de conserver dans une traduction ces particularités.

L'auteur de l'ouvrage historique appelé *Midzou-Kagami* (*Le Miroir d'eau*) est entièrement inconnu. On a prétendu que ce devait être Nakayama Tadatchika, qui naquit en 1131 et mourut en 1195. Laissant de côté les mythes de « l'âge des Dieux, » l'écrivain commence son histoire par la légende de Zimmou Tennô, le premier mikado, et la continue pendant cinquante-quatre règnes jusqu'à la mort de Nimmiô en 850. Il est naturellement impossible de donner en trois volumes autre chose qu'un maigre aperçu de l'histoire de cette longue période. La valeur de l'œuvre est minime. Au début elle n'est guère plus qu'un résumé des *Nihonghi*. L'histoire est racontée d'une façon simple, sans ornements de rhétorique ni réflexions philosophiques, sans le moindre effort pour démêler les causes ou les rapports des événements. Quel qu'ait été l'auteur, ce fut un dévot bouddhiste, ce à quoi il faut sans doute attribuer un certain élément miraculeux visible dans la dernière partie de son histoire.

Le *Midzou-Kagami* est une imitation évidente de l'*Ô-Kagami*. La langue est relativement exempte de mélange chinois et, au point de vue du style, l'œuvre doit être classée avec la littérature de la période Heian.

Le *Hôghen-Monogatari* et le *Heizi Monogatari* sont attribués à Hamouro Tokinaga, qui vivait vers la fin du XII^e siècle. Le premier de ces ouvrages est une relation des guerres civiles de Kiôto en l'année 1157, à

l'occasion d'un conflit survenu à propos de la succession au trône. Le second raconte le renouvellement de ces troubles en 1159. Les résultats de ces luttes furent le renversement temporaire du pouvoir de la grande famille Minamoto (Ghen) au profit de la famille Taïra (Hei).